

— —

REGARDS VERS  
L'ALLEMAGNE

Un cycle littéraire  
proposé par le  
Goethe-Institut

CATHERINE WEINZORN  
et CHRISTOPHE LUCCHESI

— —

« Celui qui ne connaît pas les langues étrangères ne connaît rien de sa propre langue. » Ce célèbre mot de Goethe, tiré de ses *Maximes et réflexions*, pourrait servir d'épigraphe à une série de trois rencontres organisées par le Goethe-Institut Paris, en coopération avec l'association des Amis du Roi des Aulnes. Ces échanges, intitulés « Regards vers l'Allemagne » et servis en hors-d'œuvre à la prochaine Foire du livre de Francfort où la France sera à l'honneur, ont fait dialoguer un auteur français et l'écrivain allemand de son choix.

Ainsi, Marie Desplechin, auteure de *Trop sensibles*, *Sans moi*, *La Vie sauve*, *Babyfaces* ou encore *Mauve*, avait convié Thomas Melle, dont 3000 € vient d'être traduit par les bons soins de Mathilde Sobbottke chez Métailié, et dont le roman *Sickster*, sorti quelques années plus tôt, a reçu le Prix franco-allemand Franz Hessel. Son dernier livre, *Die Welt im Rücken [Dos au monde]*, était en lice l'année dernière pour le Prix allemand du livre, décerné chaque année au cours de la Foire de Francfort<sup>1</sup>. Vincent Message, lauréat du Prix Orange du livre 2016 pour *Défaite des maîtres et possesseurs*, fable politique sur l'exploitation du vivant, avait invité Ulrich Peltzer, encore inconnu en France mais fort d'une œuvre déjà plusieurs fois récompensée, notamment par le prestigieux prix Heinrich Böll. Enfin, Denis Michelis, écrivain, journaliste et traducteur, dont le dernier roman *Le Bon Fils* a paru chez Noir sur Blanc, a convié Dirk Kurbjuweit, écri-

---

<sup>1</sup> En 2016, c'est Bodo Kirchoff qui a remporté le prix avec son roman *Widerfähmis*.

vain, journaliste et essayiste, qu'il a traduit pour les mêmes éditions Noir sur Blanc.

Sans aller jusqu'à dire qu'elles étaient électives, les affinités dont attestaient nos six auteurs étaient bien réelles, à commencer par la thématique « sociale ». Dans son roman *3000 €*, par exemple, Thomas Melle s'est particulièrement intéressé à la pauvreté et la précarité grandissantes en Allemagne, en contradiction avec l'image de richesse du pays. Anton, le protagoniste de son roman, perd pied à cause de la « bureaucratisation de la misère » du système allemand. Marie Desplechin ne manque pas de relever que la France, qui se targue de sauvegarder son fameux « modèle social », n'applique pas moins, et à marche forcée, des « réformes structurelles » aux effets similaires. Même problématique chez Ulrich Peltzer, mais d'un autre point de vue : celui de la finance mondialisée, de ses acteurs déterritorialisés et de la « promesse d'intensité » de ce modèle. Sorte de « contrat faustien » des temps modernes qu'est loin de renier Vincent Message, lequel met aussi en évidence, dans *Défaite des maîtres et possesseurs*, une dialectique entre l'intensité et la longévité des modèles de vie, la préférence allant plus souvent qu'à son tour à l'intensité, souvent synonyme aussi de destruction.

Cette attention aux métamorphoses de notre temps va également de pair avec un traitement « réaliste » sans être classique. Ainsi, Vincent Message se montre très attentif à l'articulation chez Peltzer des « codes génériques différents », qui l'amènent à mélanger les genres du roman réaliste et du thriller, et à adopter un type de narration chorale prenant ses distances avec le roman bourgeois des « scènes de la vie privée » chères à Balzac. Ce que ne désavouerait pas non plus Thomas Melle qui cherche à prendre au sérieux la vie et les rêves des « petits » en donnant de la profondeur et du relief à ses personnages, là où le discours sociologisant a tendance à les écraser sous des généralités. Même but, chez Marie Desplechin, mal à l'aise néanmoins avec la fiction qu'elle juge « périlleuse », lui préférant l'investigation journalistique qui la « sauve » de la nécessité d'inventer et assure la justesse du ton<sup>2</sup>.

---

2 Cf. Marie Desplechin, Denis Darzacq, *Bobigny centre ville*, Actes Sud, 2006.

---

Mais *quid* de Denis Michelis et Dirk Kubjuweit ? *Le Bon fils* du premier comme *Angst* du second traitent chacun de la relation père-fils. Et si, *a priori*, on paraît loin des considérations sociales, on aurait tort d'y voir un retour au familialisme rejeté par les autres auteurs. La question de la filiation cache en filigrane celle de la violence : de sa matrice sociale chez Michelis, et du passage à l'acte chez Kubjuweit, car comme l'énonce ce dernier : « En tant que fils, on naît toujours avec les peurs de son père ». Mais là où l'écrivain allemand revendique une approche socio-historique, son homologue français voit dans le rapport père-fils une question ayant trait à une forme d'inconscient collectif. Les deux néanmoins se rejoignent pour voir dans la virilité une construction sociale masculine baignant dans la violence<sup>3</sup>.

Ici aussi, la violence, qu'elle soit exercée par un « système » économique-social ou héritée de l'histoire (ou de la psyché collective) dessine comme un fil conducteur entre tous ces écrivains, mettant en évidence des convergences entre les deux sociétés, française comme allemande, dont la littérature entend bien se faire l'écho en cherchant à intégrer la mondialisation et l'exploitation à l'œuvre dans la modernité. Mais force est de constater que c'est cette même dynamique, ce processus civilisationnel et global, qui détermine la littérature en dernière instance. Une leçon que, non sans ironie, Marx nous enseignait il y a presque deux siècles : « À vrai dire, dans l'histoire passée, c'est aussi un fait parfaitement empirique qu'avec l'extension de l'activité, au plan de l'histoire universelle, les individus ont été de plus en plus asservis à une puissance qui leur est étrangère, – oppression qu'ils prenaient pour une tracasserie de ce qu'on appelle l'Esprit du monde, – une puissance qui est devenue de plus en plus massive et se révèle en dernière instance être le marché mondial<sup>4</sup> ». Car oui, le marché de la littérature ne l'entend pas de la même oreille, ce que n'ont pas manqué de faire remarquer Ulrich Peltzer et Vincent Message. Le marché littéraire voit peut-être d'un mauvais

---

3 Cf. dans le même dossier, l'entretien croisé entre Agnès Antoine et Christophe Lucchese sur les *Fantasmâlogories* de Klaus Theweleit.

4 Karl Marx & Friedrich Engels, *L'Idéologie allemande*, « Opposition de la conception matérialiste et idéaliste : B. De la production de la conscience ».

---

œil cette inquiétante proximité entre écrivains des deux pays<sup>5</sup>. Toujours est-il que l'œuvre d'Ulrich Peltzer, auteur majeur en Allemagne et récompensé par d'innombrables prix (dont le Prix franco-allemand Franz Hessel en 2015), n'a encore jamais traversé le Rhin, pas plus que Vincent Message n'est traduit en allemand.

Belle initiative donc, que de chercher à croiser les regards pour multiplier les points de vue sur une modernité qui semble pourtant nous échapper toujours plus. Mais à ce petit jeu, il n'y a pas grand-chose à attendre du marché et de ses lois en matière de « promotion » de la littérature, surtout pour celle à visée « réaliste » et critique. Le traducteur – ce contrebandier littéraire – a encore de beaux jours devant lui et un rôle peut-être plus politique qu'on ne pourrait croire. La Foire de Francfort sera l'occasion de poursuivre cette réflexion, ce dialogue qui, à défaut d'être lucratif, s'avère on ne peut plus fructueux...

---

3 Cf. l'article de Nicole Thiers dans le présent dossier sur les échanges littéraires franco-allemands et l'entretien avec Barbara Fontaine.

---